

À partir d'une fève de février

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 31, numéro 5 (185), octobre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60520ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Issenhuth, J.-P. (1989). À partir d'une fève de février. *Liberté*, 31(5), 74-81.

POÉSIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

À PARTIR D'UNE FÈVE DE FÉVIER

Entre les rues Bélanger et Bélair, la 13^e avenue de Rosemont est plantée de féviers de la variété inerme, sans épines sur le tronc. Plus précisément, trois ou quatre féviers bordent l'avenue du côté ouest. Dans des conditions favorables, on a vu ces arbres-légumineuses porter des haricots jusqu'à 39 mètres. Pourquoi porter des haricots si haut? Sur la 13^e, pas le moindre lapin ou chevreuil ne les cueillerait. En hiver, les féviers se signalent par un air excentrique, dépeigné. Leurs branches, qui ne vont jamais dans la direction attendue, semblent se réveiller tous les jours d'une tempête de verglas. Ici et là, on trouve des fèves dans la neige. Les cosses sont lie-de-vin, racornies et vernies, excentriques comme les branches, tordues ou non, droites ou en queue de cochon, renflées ou non et très inégalement, toutes dissemblables avec un point commun: les graines sont libres dans la gaine de vieux cuir fibreux, et les cosses secouées sonnent comme des hochets. On compte dans chaque cosse une douzaine de graines groupées par deux et dures comme les syllabes de l'alexandrin de Char:

Point ne l'émeut l'échec quoiqu'il ait tout perdu.

Il faudrait une langue douée de la dignité séculaire d'une fourchette pour parler convenablement de ces fèves, qui sont des réussites du temps encore plus probantes qu'une assiette, un levier, une faux ou une brouette.

LA BROUETTE

*Arrêtée sous le grand orme de vie de soleil et de nuage
C'est le plus beau chant possible
En l'honneur de Dieu essentiel*

*Par un matin où l'on distingue à peine les ombres
Tant il fait clair, et les arbres géants
Suspendus à la mamelle du ciel mauve
Et la brouette*

*avec l'esprit naïf du bois naturel
Éclairée par le dessous et le dedans.¹*

On voit bien, à cette phrase qui s'effiloche et se perd, que la brouette, impossible à dire, est le Waterloo de la poésie. Tout au plus peut-on répéter «La brouette... Et la brouette...», et mettre en place son entourage grandiose d'arbres tétant comme Romulus et Rémus, de façon à faire apparaître en creux son «esprit naïf». De même la fève, dans l'environnement faiblement grandiose de la 13^e. Où est le chant? Non dans le décor élancé et puissant, mais dans cette brouette, qui se résume à peu près à un nom illuminé, arbre changé en esprit, reste spirituel qui rayonne au milieu, lié à tout (*sous, par, avec*), pourtant étranger par une légèreté inconnue alentour. Ainsi le poème sur la plage et la fève dans la neige — des entailles dans le blanc dense et omniprésent. «Tant il fait clair», écrit Jouve, et il rappelle que par les monosyllabes — états du mot les plus rapprochés des notes de musique — la langue se souvient de la clarté et de l'immatérialité musicales.

Le jour où j'ai ramassé des fèves sur la 13^e, j'ai entendu un Noël de Michel Corrette: *Vous qui désirez sans fin*. Le morceau m'a fait songer à la respiration des arbres au fond d'une campagne nocturne. Une musique végétale, en quelque sorte. Rien là d'étonnant: l'orgue est le seul instrument buissonnant,

1. Jouve, *Poésie I*, Mercure de France, 1964, p. 47.

forestier. Quant à Corrette, c'était un drôle de type. Il composait avec autant de bonheur des *Motets pour les dames religieuses* que des airs de foire de banlieue, *Le Songe de la fée Folichonne* ou la *Chaconne du Tiers-État*. Les musiciens sérieux le méprisaient et surnommaient ses élèves les «ânes à Corrette». Il y a loin des buissons gazouillants de Corrette aux futaies des fugues de Reger. Les uns mènent pourtant aux autres, sur l'échelle des états végétaux. De *Vous qui désirez sans fin* à la fugue sur *Wie schön leucht't uns der Morgenstern!*, il n'y a qu'une différence d'âge que mes féviers saisissent sûrement quand je leur siffloie Corrette, puis Reger. Pour moi, j'agite des fèves-hochets dans mes poches, en ruminant la substance de deux livres que j'ai découverts avec passion. Hybrides, tous deux tiennent du récit, du documentaire scientifique, du rapport d'expérience, de l'essai et de la méditation poétique.

En lisant le premier, *Pour le dire avec des fleurs*², de Pierre Gascar, qui n'a pas de préface, je rêvassais à une introduction possible. Je pensais à cette historiette qui aurait donné du livre, en commençant, une image inversée:

LA TRAVERSÉE

- On dirait qu'il va pleuvoir.
- Hein?
- Heureusement, j'ai pensé aux parapluies!

Tandis que deux inconnus y menaient cette conversation, le petit bateau, qui portait sa journée de promeneurs vers le Fort Lennox, avançait au-dessus des brochets, des achigans, des anguilles, des poissons-castors et des algues. Les crapets-soleils se débandaient autour de la coque. Le bruit de la machine couvrait les voix.

— *Au fond, j'espère qu'il ne pleuvra pas. Je ne sais qui a tordu une baleine de mon parapluie. Ouvert, il a l'air miteux.*

2. Gallimard, 1988, 164 pages.

Les inconnus débarquaient maintenant sur la pelouse de l'île. Les vers innombrables, prévenus par des vibrations, s'enfonçaient rapidement à leur approche.

— De toute façon, tu n'auras pas besoin de l'ouvrir. On peut s'abriter dans le fort.

Les promeneurs soulevaient devant eux un nuage d'éphémères, des guêpes, des libellules. L'eau très haute avançait dans un enchevêtrement d'arbres morts d'avoir trop bu. Dans une chaloupe défoncée, un poisson-castor — pêché quand? déjà presque sec — continuait à respirer.

— Alors, pourquoi avoir amené ces parapluies?

Les bouleaux à feuilles de peuplier montraient leurs aisselles plissées, leur peau d'éléphant talquée qui laisse aux mains une poudre blanche.

— Non seulement une baleine est tordue, mais la poignée se défait.

Les grappes de fleurs violacées et les flocons de laine tombés des peupliers deltoïdes invitaient à lever les yeux vers ces arbres géants, et à imaginer le monde des racines, égal en dimensions et en puissance.

Les inconnus, à la lisière des deux mondes, bougeaient par mouvements de plus en plus petits, et leurs paroles amorties par l'air n'arrivaient plus jusqu'au bateau.

Les personnages de cette historiette sont si inconscients qu'un œil extérieur doit intervenir après chacune de leurs répliques pour signaler ce qui leur échappe. Leur attention est tout absorbée par l'inexistant, le dérisoire: une averse improbable, un fort qui n'en est plus un, la peur d'être mouillé, le mauvais état d'un parapluie... Cette conscience du monde déficiente me fait comprendre que ces gens soient des ombres sans nom, sans sexe, des caricatures aux paroles interchangeables qui s'évanouissent comme elles sont venues, empêchant l'anecdote d'accéder jamais à l'intrigue. L'historiette serait d'ailleurs aussi pénible si les personnages menaient une conversation de haute volée: en la décortiquant, on trouverait fatalement, au fond, un parapluie en mauvais état. Une super-

position de plans indépendants, juxtaposés, alternés, convient seule à cette présence exclusive à soi, à ses projets minuscules et aux risques infinitésimaux qu'ils font courir. J'avais donc *La traversée* en tête en lisant *Pour le dire avec des fleurs*. Gascar me montrait l'inverse. Le titre du livre, qui fait penser à une enseigne de fleuriste, convient-il vraiment à cette méditation sur la raréfaction des espèces végétales? La méditation va des herbiers du Jardin des Plantes à la flore sculptée des cathédrales, des cathédrales aux forêts du Bassigny et du Bassigny au Jura, où l'on rejoint Gascar dans son jardin, pour le trouver toujours en proie à l'idée que les plantes disparaissent. Et c'est un livre qui se prête peu au commentaire: il est limpide et complet dans un sens; dans un autre, il ne commence jamais ou commence partout, et sans commencer vraiment, pourrait se poursuivre sans fin, si bien qu'on ne sait jamais si on le cerne. L'unité de l'ensemble, c'est la vie de quelqu'un, avec ses curiosités, ses gestes, ses rencontres, ses lectures, et surtout, son attention au monde.

Le deuxième livre, *Une année à la campagne*³, de Sue Hubbell, respire aussi bien, sinon mieux. On y trouve l'air qui manque à tant d'ouvrages confinés. «Je vis ici dans les monts Ozark, écrit Sue Hubbell, au sud du Missouri, depuis douze ans maintenant, et la plupart du temps j'ai vécu seule.» Douze ans à la campagne, donc, une expérience beaucoup plus sérieuse que celle de Thoreau, et si le titre parle d'une année, c'est que les chapitres sont groupés selon leur rapport avec les saisons. Inutile d'imaginer une préface: le livre en a une, admirative, due à Le Clézio, qui dit avoir trouvé la lecture qu'il attendait, et je pourrais faire mienne sa satisfaction de voir enfin un ouvrage où le monde est vivant, présent et agissant. Pourquoi donc l'éditeur le qualifie-t-il de roman? Biologiste et bibliothécaire, devenue apicultrice, Sue Hubbell mène une vie rude, exigeante, sans rien d'idyllique, mais où la sérénité a sa place à travers tout. Elle y découvre que l'expérience

3. Gallimard, 1988. Traduit de l'anglais par Janine Hérisson.

est source de la connaissance du monde, et la connaissance, limitée à la conscience d'une étrangeté telle qu'on ne peut même pas la concevoir. Par la plongée dans le monde naturel, *Une année à la campagne* s'est rapproché dans mon esprit d'*Un rideau de verdure*, une nouvelle d'Eudora Welty⁴ dont l'héroïne est mystérieusement liée à l'air, à la terre et à la pluie. Plus largement, comme font généralement les livres qui m'intéressent, ceux de Sue Hubbell et de Pierre Gascar me ramènent à des aspects particuliers de mon expérience. Dans le cas présent, au contact de ces livres débordant d'animaux et de plantes, des observations contraires me reviennent en chaîne: tout ce qui manque à certains lieux pour en faire des paysages hautement terrestres, le plus loin possible des tas de pierres inhospitaliers et déserts que sont les planètes voisines. Que d'observations minuscules permettent de constater ce manque!

Qui passe la frontière américaine à Lacolle remarque, du côté américain, le terre-plein richement boisé qui sépare les voies de l'autoroute. De ce côté-ci, le rabotage du terre-plein donne, en hiver, l'impression qu'on arrive au Sahara. De Merlin qu'on était de l'autre côté, on se mue en Touareg des neiges aussitôt la douane franchie. Pourquoi ce manque? J'observe depuis dix-huit ans les abords de l'autoroute 15 quand elle traverse Laval, et ces abords restent désespérément déserts. On peut en dire autant de la 13, à quelques exceptions près: deux des espaces délimités par les voies d'accès à l'autoroute 440 ont été plantés de peupliers en lignes serrées. Pourquoi a-t-on planté des peupliers là seulement? En avançant vers l'est sur la 440, on arrive à la base lunaire du Carrefour Laval. Avant six heures du matin, la lune qui éclaire ce paysage doit lui trouver toute la stérilité désolée du sien. Un peu plus loin, à l'intersection de la 15 et de la 440, j'ai vu apparaître une année trois pins minuscules, dans un espace grand

4. dans *L'Homme pétrifié*, nouvelles, traduites par Michel Gresset et Armand Himy, Flammarion, 1986, pp. 223-232.

comme la moitié du Carré Saint-Louis. Le printemps suivant, les trois pins étaient roussis. On les a remplacés par huit autres, dont trois ont subi le même sort. Les cinq qui restent poussent tordus, avec une lenteur anormale. Le pin n'était sans doute pas l'arbre qui convenait dans la lourde terre rapportée. Chaque automne, des milliers de tonnes de feuilles mortes prennent pourtant le chemin des sites d'enfouissement. Si on avait seulement eu l'idée d'en déverser quelques tonnes sur le terre-plein où sont les malheureux pins, on aurait constitué un début d'humus forestier où les racines de surface d'une centaine d'arbres auraient pu puiser la vie. La ville de New York est un cloaque puant, mais venant du nord, on s'en approche par des forêts de chênes inoubliables.

Ces manques à la Terre sont partout, on les voit, on les lit — je les lis même où ils ne sont pas, dans un bout de dialogue de Joyce Carol Oates:

- *Quelque chose vous trouble-t-il?*
- *Les choses habituelles.*
- *Quoi?*
- *Comment vivre, que faire⁵*

Je les lis à la fin d'*Aglaé*, une très belle nouvelle d'Ivan Bounine:

Et, tout en dernier, elle ferma les yeux et articula bien nettement:

— *Contre toi aussi, notre Mère la Terre, je suis pécheresse et d'âme et de corps, — me pardonneras-tu?*

Et ce sont là paroles à faire peur: dans l'ancien temps, on mettait la tête contre terre et on les disait, en manière de pénitence pour la vieille Russie, à la vigile de la Trinité, qui est aussi la fête des ondines chez les mécréants.⁶

5. *Eux*, Stock, 1986, p. 445.

6. *Le Monsieur de San Francisco*, Stock, 1984, p. 200.

Je les lis surtout, ces manques, dans *La Terre des hommes et le paysage intérieur* de Pierre Dansereau⁷. Là, ils sont parfois devenus si communs, si anodins qu'on ne les remarque plus. «Un de mes collègues, écrit Dansereau, né dans la ville la plus laide de tout le Canada — Sudbury, Ontario — hume avec plaisir l'air pollué de ce paysage lunaire.» La conscience de ce qui est terrestre a disparu. On ne désire même plus que la Terre soit terrestre. Il n'y a plus rien à ajouter.

7. Leméac, 1973.